

Un petit chemin

C'est à la limite du village et de la colline un tout petit sentier presque inconnu, presque oublié, exemplaire de discrétion. Pour le trouver, il faut s'enfoncer dans de petites ruelles silencieuses. On longe des maisons endormies au milieu des jardins... On y débouche un peu par surprise... Mais oui, il est toujours là. Il arrive qu'on l'oublie et que nos pas nous entraînent sans réfléchir vers des contrées banales et plus fréquentées... Mais l'odeur des chênes, les pierres qui remplacent les pavés nous ramèneront vers ce sous-bois étroit tapissé de feuilles. Les pieds glissent sur la roche humide qui affleure. Pour quelques instants on goûte la fraîcheur et le mystère des forêts. On n'y rencontre presque jamais personne. Ou alors de vrais solitaires à qui l'on sourit au passage... On retient son souffle devant la première perce-neige du printemps ou la dernière fleur de l'automne. Puis la forêt miniature s'estompe. On marche sur un mince belvédère où, chasseur à l'affût, on regarde les rayons du soleil couchant sur les toits ocres et rouges... encore quelques mètres et l'aventure est finie. Le petit chemin nous abandonne sur l'asphalte gris d'une ruelle. Un chien aboie... Entre village et montagne, c'est mon passage secret, ma trabouche... Les enfants s'y apaisent après une longue promenade, on peut alors raconter la fin d'une histoire très longue dans le recueillement du soir. Au retour aussi, il sera parfois difficile à trouver, il faudra se glisser entre deux clôtures pour s'offrir cette escapade minuscule.

L'hiver

Vive le vent, vive le vent, vive le vent d'hiver !

Je ne pense pas que tous ceux qui chantent ce refrain croient aux paroles... D'ailleurs cette chanson ne célèbre pas l'hiver mais Noël. Elle a été créée aux Etats-Unis vers 1850 et importée en France en 1948 où elle a été adaptée. Mais revenons à notre saison, qui aime l'hiver ? Le skieur inconditionnel pour qui neige rime avec loisirs, sport, raquette et fondue... L'amoureux de la nature inspiré par les paysages plus sombres et les branches d'arbres effeuillés donnant vie à une inspiration débordante, la femme qui se pare de manteaux douillets, écharpes moelleuses, pulls en mohair, et bottes fourrées... Si cette saison est nécessaire, elle n'en est pas moins triste et sombre. J'ai toujours une pensée pour celles et ceux obligés de trouver des parades pour s'isoler du froid, surtout la nuit venue quand le courant d'air gelé passe par tous les interstices des maisons, l'enfant qui met et remet la même douillette usée par les grands frères et sœurs de la fratrie depuis des années, sans compter la difficulté financière que nous aurons de toute façon à nous chauffer dans l'avenir, tout en polluant le moins possible. Et puis, n'oublions pas les populations résidant dans les contrées polaires qui sont très heureuses de vivre dans leur désert blanc... toute la planète ne recherche pas le soleil et la chaleur ! La nature a besoin de ses 4 saisons et de son hiver froid, de ses gelées blanchâtres si féériques dans les forêts et les jardins. Comment ferait la marmotte si elle ne perdait pas la moitié de son poids pendant ses 6 mois d'hibernation, le hérisson se cachant pendant 4 mois sous 30 cm de terre, la grenouille qui restent sous l'eau, à 4 degrés... La saison hivernale a son intérêt et son importance, au même titre que le printemps ou l'été ! Et puis, un peu d'optimisme ! Pourquoi ne pas imaginer l'hiver comme un renouveau ? Car au 21 décembre, les jours terminent de raccourcir, et dès le 27, commencent à rallonger, comme un dernier cadeau de Noël offert par la planète !

Vernon Subutex (extrait Tome 3)

Nous n'avons pas pour vocation d'accueillir toute la misère du monde. Nous avons pour vocation de vivre séparés du monde par des murs, de vivre entourés de barbelés, de militaires, de douaniers.

Nous avons pour vocation de bouffer du sucre par tonnes, de détruire des forêts entières pour produire des milliards de rouleaux de papier hygiénique. Nous avons pour vocation de déambuler dans des rayonnages saturés et de chérir des objets manufacturés. Nous avons pour vocation de couler des bateaux de migrants avant qu'ils ne gênent le tourisme. (...) Nous avons pour vocation à compter les espèces disparues, à dépouiller les vulnérables à ingérer des hectolitres de soda. Nous avons vocation au mépris, mépris de tout ce qui est gratuit, de tout ce qui est donné, de la beauté, du sacré, mépris du travail d'autrui, du consentement d'autrui, de la vie d'autrui...

INFOS REMERCIEMENTS

Idee originale de Céline Tillier. Cette gazette littéraire est écrite par les écrivains de ses ateliers d'écriture. Merci à tous pour votre créativité. Merci à la commune de Puylobier pour son soutien à la diffusion. Invités de ce numéro 8: Camille Botella - textes et dessins. La gazette est disponible pour lecture sur www.cieducedre.com - rubrique : Événements littéraires. Ainsi que dans des commerces et les médiathèques de Puylobier, Trets, Rousset, Peynier, Pourrières...

Béa MATHIEU

L'amour est enfant de bohème

« Deviens qui tu es ! » C'était les dernières paroles qu'il lui avait soufflées.

Décidément cet homme aura plagié Picasso toute sa vie jusqu'à le citer à ce dernier instant qui aurait pu être si personnel et intime. Il avait toujours pensé être sans intérêt, était devenu copiste par manque d'assurance. Il la laissait là, estomaquée ! Lana avait toujours été elle-même et n'avait rien à apprendre de cet épithète, car ça en devenait bien évidemment un. Elle lui murmura alors « Reste où tu es ! » quitte à entendre une connerie, elle lui retournait le cadeau. Elle avait été éblouie à la première rencontre, il ressemblait tellement à Pablo avec son accent espagnol qui s'avéra rapidement faux. C'est bien pendant l'amour qu'elle avait compris, il s'était abandonné à lui dire des obscénités bien provençales et pour le coup s'était retrouvée dans l'univers qu'elle avait toujours connu. Elle avait le chic pour attirer les hommes en toc. Non pas que ce soit pour l'esbroufe mais plutôt par une fascination pour les personnages !

« Que voulez-vous, j'aime les gueules atypiques, les accents, les hommes qui sont hors catégorie, éloignés des figures de mode, ceux qui sont brut de décoffrage et qu'il ne faut surtout pas essayer de tailler ! » répondait-elle à ses amies exaspérées de ses coups d'un soir, de ses histoires plus abracadabrantes les unes que les autres.

Mais celui-ci venait tout de même de lui faire une épectase, pour le coup, elle risquait d'y repenser lors de ses prochains ébats, elle devra se maîtriser pour ménager ses futurs amants.

Elle éprouve une légère fierté qui la fait rire intérieurement puis ouvertement ! Elle se croque la vie comme elle se nourrit à même la tablette de chocolat. Faire à moitié, elle ne sait pas ! Elle attend que la retransmission de Carmen soit terminée pour alerter les pompiers, de toutes façons, il devenait ennuyeux, il vaut mieux être certaine qu'il soit froid !

Retraités des villes, retraités des champs

Josette MARIANI

L'hiver vient de pointer le bout de son nez et on pourrait croire qu'ils restent bien au chaud, dans leur fauteuil devant la télé et pourtant on les aperçoit en petit groupe, ou parfois seul, marchant d'un pas agile dans les ruelles et au bord des routes. Ils semblent heureux, le visage ridé mais rayonnant, le sourire au coin des lèvres. Ils sont là chez les commerçants du village, et avec leurs voix fortes, certainement t pour dialoguer avec ceux qui entendent moins bien, racontant les derniers faits du jour. Ils ont l'air de tous se connaître et font plaisir à voir. Tout est sujet à discussion, le temps du jour, la maladie d'un, la mort parfois d'un ancien. Ils ont l'air débordés par les activités, avec un planning parfois chargé, courses, ménages, randonnées, cours de chant et garde de petits enfants. Ils ont l'air de vouloir profiter de la vie en oubliant le temps qui passe trop vite. Ces retraités des campagnes sont nombreux car ils ont accueillis souvent les retraités des villes qui ont choisi le soleil et le calme et essaient d'intégrer rapidement le groupe des anciens. Il y a ceux qui n'ont aucun problème et qui au bout d'un mois font partie du village comme s'ils y étaient nés et les autres plus timides qui cherchent simplement la tranquillité et découvre une nouvelle vie. Souvent l'achat d'une maison les rend heureux et ils trouvent du plaisir à décorer leur nouvel habitat et profiter d'une cheminée pour apprécier la douceur du foyer en lisant un bouquin. Ils font partie de notre environnement et on n'imagine pas le village sans eux, ils représentent le passé mais ils sont notre mémoire.

Juste aux corps (extrait)

Céline TILLIER

(... Il était 5 h du matin, j'ai fermé l'appartement, mis la clé sous le paillason, déposé devant chez mon voisin Thierry mes trois plantes vertes avec un petit mot « elles t'aiment déjà! Bises Rosalie ». J'ai descendu les escaliers, claqué la lourde porte de l'entrée et voilà j'étais partie ! C'était donc aussi simple que ça ?! J'ai marché vite sur le trottoir, je faisais même de petits sots. Je trottais. J'allais !

L'eau des caniveaux m'a guidée, le courage m'a porté. J'étais libre, simple, basic.

Je n'avais pas peur pourtant je n'avais nulle part où aller, j'étais libre. Relever mon pantalon, marcher pieds nus dans l'eau, oser, s'arroser, respirer. Je serrais dans ma main droite mon porte bonheur : un coeur en bois de cèdre. Le jour où mes parents m'ont quitté, George m'avait amené chez Maurice, l'antiquaire et il m'avait dit : « Choisis Rosalie, prends ce qui te plaît, ce sera ton porte chance ». J'avais regardé chaque objet, touché chaque matière. Posé dans une soucoupe en porcelaine, un coeur en bois de Cèdre. Je l'ai pris il tenait dans ma paume, il épousait les formes de ma main, je l'ai caressé, il m'a apaisé, je l'ai gardé et il ne m'a jamais quitté. Toujours lové dans une poche. Ce matin je le serrais fort dans ma main et d'un seul coup j'ai jeté mon coeur dans le caniveau. Il a flotté puis il a disparu dans les égouts, dans les profondeurs de la terre. Perdu à jamais. Respirer, tout va bien....



Trop de blablas

Lui à gauche, moi à droite. N'y voyez là aucune appartenance politique, c'est juste que c'est comme ça et en plus, c'est mon meilleur profil. Bavard mais pas longtemps. On a vite fait d'épuiser les sujets de conversations. La source s'est vite tarie et je n'ai plus envie de faire d'efforts. L'avantage dans cette situation, c'est qu'on sait qu'il n'y aura probablement pas d'après, alors on peut ne pas faire semblant, lâcher prise. Je me tais, perdue dans mes pensées, relâchée, détendue, dans une bulle d'intimité réconfortante, les mains posées sur mes cuisses, à l'écoute des petits bruits. A ce propos, il fait un drôle de bruit avec sa bouche, une sorte de petit chuintement que je trouve rapidement insupportable. Et puis, il va trop vite. Trop impatient. « N'hésite pas à me dire si tu veux faire une pause ? » me propose t'il. Je décline l'invitation, regarde mon portable ; ça fait à peine une heure qu'on partage le même espace. Décidément, les minutes sont longues quand on s'emmerde ! Voilà un résumé de mon dernier voyage avec un inconnu en blablacar. Des tranches de vie, des échanges intéressants parfois très personnels, parfois moins, du blabla, des blablas..... Trop de blablas, trop de tracas. C'est ainsi qu'une fois, je me suis retrouvée à l'arrière d'un véhicule, la place qui m'était échue, occupée par un chien. Je le pousse avec prudence, m'installe et essayant d'attacher ma ceinture, non sans mal, je tâte une deuxième touffe de poils. Ma voisine ? Non, un autre chien. Inerte. Endormi ou mort ? Je palpe pour trouver l'attache de la ceinture. La tête ou le cul, je n'y vois rien. Grand moment de solitude ! « N'ayez pas peur, il ne mord pas, il n'a plus de dents. » me dit sa maîtresse et conductrice. Ah je suis rassurée. Un vieux yorkshire édenté et un caniche répondant au doux nom de Neige et qui trouve refuge sur mes genoux. Des rendez-vous pas manqués, des amitiés en étoiles filantes, des confidences sur l'appui tête et des kilomètres avalés. Allez, on se retrouve au prochain rond-point !!!!

Yvan était un homme...

Yvan était un homme qui présentait beau, les épaules larges sur un tronc conquérant, le regard perçant et lumineux. Sa présence dégageait une chaleur inoubliable et il faisait bon le fréquenter, les jours de doute ou de solitude. Il inspirait confiance et ses conseils ne manquaient jamais leur cible. Cependant c'était oublier que ce personnage avait consommé sa vie à l'image d'une bougie, lentement, assurément : d'un cierge effilé, il ne restait intérieurement qu'un être réduit à un petit tas de cire au fond d'un chandelier ! Parti à 20 ans sur un navire, en route pour le Pacifique Sud, il avait croisé des êtres taciturnes et noyé sa neurasthénie dans la contemplation de l'immensité océanique. Face au désert de leur existence, ces marins du bout du monde recréaient un semblant de convivialité qui sonnait faux. Au lieu de s'enquérir chacun de leur existence passée, ils se réfugiaient dans un mutisme protecteur, s'observant les uns les autres. Yvan et ses comparses n'avaient pas la conversation comme tasse de thé préférée. L'un d'entre eux le séduisait particulièrement, avec sa tête au sourire d'enfant et sa bouche en forme de pleine lune renversée. Il n'avait rien de rigolo mais sa naïveté illuminait son visage, pourtant renfrogné. Comme Simplet au pays des mafieux ! A bord, l'équipage simulait un bataillon de la Légion, chacun avait une vie écorchée, des vagues à l'âme plein la tête. Peu de paroles s'échangeaient, les visages parlaient d'eux-mêmes, burinés par l'expérience dramatique de la perte, du deuil ou pire, d'un crime caché. Aucun psy d'aucune sorte n'avait recueilli le récit de leurs tourments pyramidaux. Un homme, parmi eux, avait commis l'irréparable et s'était imaginé ce navire comme le lieu de toutes les rédemptions. Le commandant était le seul dépositaire d'une vérité difficile à dire. Un crime passionnel avait définitivement clos la vie auparavant rangée d'un des leurs. Lorsque les parties de cartes s'enchaînaient, la nuit tombée, il arrivait qu'Yvan devienne l'auteur d'une pluie torrentielle d'injures à l'encontre d'un autre marin. La suspicion montait alors comme quoi il n'était pas maître de ses nerfs, donc peut-être le criminel recherché. Chacun se taisait, piquait du nez dans son jeu et les mains enlacées allaient bon train sous la table, pour calmer une nervosité soudaine ou conjurer un sort malvenu. Sur terre on aurait dit « la caravane passe »... en pleine mer c'était une toute autre histoire.

« Ecrire suppose de fournir des sensations au lecteur- non pas de lui apprendre qu'il pleut, mais lui donner l'impression de se mouiller pendant l'averse » - E.L Doctorow

« Montre, ne raconte pas. Cela implique de conduire le lecteur en territoire inconnu. Nous lisons pour habiter du neuf. Transporte-le lecteur dans ton récit. Entraîne-le. Etonne-le une fois encore. Essaie de ne pas trop en dire. Fais lui confiance. Tu es un guide en pays étranger. Sois bienveillant sans excès. Sollicite son intelligence. Défie-le. Confronte-le. Ose. Laisse entrevoir. Déroute-le parfois. Puis laisse le avancer tout seul. Tu le précèdera toujours d'un pas ou deux (...) Pourquoi racontons-nous des histoires ? Nous le faisons car, assommés par la réalité, nous sommes dans la nécessité de créer ce qui lui manque. Les textes, romans, poésies inventent des lendemains. Une phrase brodée par l'imagination serre la nouveauté dans ses bras. La littérature envisage des possibles. (...) La littérature peut servir de survie ou de point d'appui contre le désespoir. Est ce suffisant ? Bien sûr que non, mais c'est tout ce que nous avons. (...) Une question revient souvent : « Où allez-vous chercher vos idées ? » La plupart du temps les écrivains l'ignorent. Elles sont là c'est tout. Arrivées sans prévenir. On tombe sur quelque chose qui contracte les muscles de l'imagination et les serre si fort qu'on finit par avoir une crampe. Cette crampe s'appelle l'obsession. Voilà ce que font les écrivains : ils s'adressent à leur obsession. Impossible de s'en débarrasser avant d'avoir trouvé les mots justes. C'est le seul moyen de s'en libérer » - Lettres à un jeune auteur- Colum McCann

Cathy JOACHIN

Lettre aux boîtes

A peine remis de mon éclosion, extrait du cocon maternel, relogé dans une grande boîte blanche qu'on appelait « maison », on déposa dans une petite boîte bleue-nacrée le bracelet où mon nom, mon prénom et ma date de naissance étaient inscrits. Quelques mois après, on rangea dans une boîte vert-pomme les chaussons de laine que je ne porterais plus. Quelques années plus tard, une petite souris issue d'un invraisemblable conte monnaya ma première dent tombée et la réserva dans une boîte ivoire. J'en vins moi-même à cacher tous mes trésors, soldats-figurines-bonbons, dans une boîte à bonheur. Plus tard ce fut la mère rousse volée à Sandy, son petit mot défroissé jeté sur mon bureau, sa photo à la colo, que j'enfouis bien au fond de ma boîte intime. Bien plus tard encore, dans ma boîte secrète, je tenais hors d'atteinte un briquet, des feuilles à rouler, l'herbe du balcon d'un copain. Puis un soir, en sortant de boîte, je connus celle qui devait devenir la mère de mes enfants. Nos boîtes regorgeaient alors des papiers de notre vie à deux, à trois, puis à quatre. Une décennie passée, je retirais à m'écorcher l'annulaire la bague du sceau rompu et l'oubliais dans une boîte noire. Bientôt quarante ans à travailler pour la même boîte, je pense déjà à mon « après » et mets en garde mes enfants sur le leur. Ma boîte à pharmacie contient de plus en plus de médecine, je me demande combien de temps encore, sur nos futurs chemins, ma compagne m'emboîtera le pas. Un jour il me faudra une canne pour soulager une jambe qui boîte. Puis fatalement on amènera une grande boîte dans laquelle, tout beau, bien costumé et parfumé tant qu'on aura pu, on m'installera pour pénétrer confortablement dans ce terrible tunnel de fournaise qui, comme par magie, me transvasera dans une bien plus petite boîte où mon nom, mon prénom et ma date de naissance seront inscrits, celle de ce jour aussi. Mes enfants, ne jouez donc pas les « Pandore », ne vous posez pas tant de questions car si vous aimez la vie comme je l'aurai aimée, vous accepterez ses mystères et vous verrez comme tout devient limpide, tout ne s'explique pas peut-être, mais ... tout s'emboîte.

Ah !! la culture...

Après avoir nettoyé les fesses et les coucougnettes de mon petit Noé et l'avoir bien emmitouflé dans ses couvertures, je monte dans ma volvo, une bonne routière, qui va me permettre de faire les 700 kms qui me séparent de ma mère. Et oui, plus de mec, plus de boulot, à peine le RSA et je retourne à la source. L'amour dure 3 ans il paraît... Foutaises !! Même pas 3 mois. Lui, il a su faire le paon, se gonfler de tous ses atouts pour me séduire. C'était facile. Membre du team sécurité du Ministre de la Culture qui s'était déplacé pour assister à la représentation d'une pièce d'un intello dont je ne souviens plus du nom, une pure merveille de branlette intellectuelle... C'est l'auteur de mes jours qui m'avait imposé ce supplice, pour m'initier à la culture disait-il. Culturisme plutôt, je n'avais d'yeux que pour la plastique de ce superbe garde-du-corps. Pour l'occasion, j'avais enfilé mes bas nylon, une petite robe sexy mais classe et des petits escarpins noirs. J'ai bien vu son regard posé sur moi toute la soirée. En passant près de lui, par le plus pur des hasards, j'ai senti sa main dans ma poche. Un petit bout de papier avec son prénom (Charles) et son numéro de téléphone. Un petit repas romantique, un peu de champagne... il n'en fallait pas plus pour tomber amoureuse... et enceinte. Quelques mois plus tard, alors que je voyais mon petit bedon s'arrondir, je voyais s'évanouir mes espoirs les plus fous. Mon prince charmant s'est révélé être un affreux goujat, qui épand sa semence à tous va. « Tu es une cochonne » m'a dit mon père. « Tu croyais quoi ? Le septième ciel n'est pas le paradis. Qui étale ses muscles n'étale pas forcément sa science. On t'avait prévenue ! ». Oui, je sais, rien ne sert de pleurer maintenant. Snif, je ravale ma morve et mes remords. Mon bébé pleure, je m'arrête et lui donne le sein. Rien de tel qu'une bonne tétée, un gros câlin, des mots doux susurrés à son oreille et mon bébé se rendort serein. Un peu de douceur dans ce monde de brutes, je prends un bonbon caramel beurre salé dans la boîte à gants et je reprends la route. Encore 400kms et l'espoir est au bout chemin... Reprendre mes études, m'inscrire à un cours de théâtre. Et vivre !!!!!

Maryse LACOSTE

La yiddish Mama, ou mère poule ?

Mimi ADEL MAR

Entre la caricature des humoristes qui ont évoqué leur relation excessive avec leur propre mère, et la surprotection étouffante donnée à une mère poule, je me pose la question de savoir si je suis cette « bonne mère ». Je ne me suis jamais levée la nuit pour refaire le lit de mes fils quand ils allaient faire pipi. Mais oui je suis allée voir les résultats du BAC à sa place pour l'un, car il était tétanisé devant le portail du lycée. Et oui j'ai eu la trouille au ventre pour l'autre le jour où je lui ai donné les clés de la voiture pour sortir avec ses copains, ainsi que pour leurs premiers pas. A chaque séparation, j'avais le cœur fendu, me disant « il va revenir ». Oui il est resté 31 ans avec nous, profitant de toute cette vie facilitée par notre amour à l'état pur, notre tendre force de vie, veillant bon an mal an sur leurs chagrins et leurs caprices. Toujours sur le qui vive, inquiète et émotive, parfois très excessive (mais pour la bonne raison !) douce et attentive, peut-être un peu naïve, (juste pour le laisser croire !) voilà l'image que je voudrais laisser à mes enfants. Entre Freud et Winnicott, il faut trouver le juste milieu entre une « trop bonne » mère et une mère « suffisante ». L'autre question est de savoir comment continuer à les guider (protéger aussi) pour affronter leur avenir ? « Ils sont grands, ils doivent faire confiance à l'expérience de la vie et aux cadeaux qu'ils vont en recevoir », c'est ce que je me dis pour me rassurer sans beaucoup de conviction. Je perds l'insouciance de la jeunesse qui est remplacée par l'inquiétude de la vieillesse. J'ai du mal avec l'idée que ceux sont eux qui vont finir par être mes protecteurs un jour, car ils le verbalisent ainsi « C'est à notre tour maintenant » Etre la lumière du chemin pour le bonheur de mes enfants, comment cela va-t-il rester possible ? Je vous rassure, j'ai bien quelques idées !!

**On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve
Raphaël ROBERT**

Même si l'eau est bien différente, on cherche à retrouver les sensations de fraîcheur, de détente. La nage facilite l'étirement, permet de se relâcher totalement, de s'immerger, d'être soutenu uniformément et proportionnellement. Dans un monde en perpétuel mouvement, où les techniques s'affinent chaque jour davantage, on cherche ses repères, on cherche à retrouver l'équilibre que l'on avait atteint précédemment. Pour réitérer un résultat déjà obtenu, il faut faire preuve de patience, de maintenance, il faut sans cesse maîtriser de nouvelles technologies, de nouveaux outils et les mettre à jour, les entretenir. De nouveaux risques sont apparus, les brigands ne sont plus au bord des routes mais épient nos connections. Ils interagissent, se font passer pour des services, nous promettent une réduction, un cadeau. Nul n'est à l'abri, il faut sans cesse discerner le faux du vrai et les faussaires s'améliorent de jour en jour, se rapprochent du vrai. On aimerait pouvoir souffler, s'appuyer sur une technique que l'on maîtrise, mais le changement est permanent. Les conditions évoluent sans cesse et ce qui était vrai hier ne l'est déjà plus aujourd'hui. Les outils informatiques, les logiciels, les applications participent activement à l'évolution, aux changements tous azimuts. Vu de l'extérieur, on ne voit pas la difficulté. On ne comprend pas que ce qui était faisable hier ne le soit plus désormais. Les explications nous paraissent ridicules. Ne peut-on faire comme avant ? Tout a changé mais notre besoin reste le même. Pourquoi a-t-on tout changé alors ? (Certains se plaignent de l'inertie, de la résistance aux changements) puisque nos besoins, eux, n'ont pas évolués. N'y a-t-il pas là une contradiction, un paradoxe ? On ne mesure pas les efforts du passé, les ressources mobilisées, les petits miracles permanents pour que le système tienne, tout semble normal. Il suffit pourtant d'une incompréhension, d'un grain de sable dans l'engrenage pour que le défaut apparaisse et on crie au scandale.

Merci Madame Anne Sylvestre !!

JUSTE UNE FEMME

Cette chanson a été écrite après la scandaleuse affaire abjecte du Sofitel de New York à propos de Dominique Strauss-Kahn dit DSK .

Ces paroles ne peuvent que nous interpeler en tant que femme, un texte fort et poignant, des mots qui frappent en plein coeur, des situations que nous avons , vous avez peut être vécu.....mais « c'est pas grave, c'est pas un drame, c'est juste une femme " ...

C'est grâce à un magnifique spectacle "Chansons et Coquelicots " vu en décembre en Hommage à Anne Sylvestre et interprété par des artistes généreux , chanteurs et musiciens talentueux et dynamiques, que j'ai fait la rencontre avec cette chanson qui m'a époustoufflée .

Anne Sylvestre était pour moi d'abord une voix liée à l'enfance avec ses fablettesGrâce à ce spectacle j'ai découvert que l'artiste est une femme

"d'amour et de mots » avec des textes engagés, féministes et intelligents, des mots qui visent en plein coeur !

Beaucoup de sujets sont abordés, rien est tabou et en plus on y rencontre de la poésie, de la gravité, du drôle, du sensible, du piquant et de magnifiques couleurs musicales .

Quel beau partage d'émotions ! Des paroles puissantes dans "une voix de velours ", des textes avant gardistes qui font du bien et qui permettent aux filles et aux femmes de se reconnaître .

Avec humour et finesse d'esprit , avec un ton convaincu , convainquant et engagé , elle nous offre du bonheur !,

Merci aux artistes pour ce beau spectacle, l'hommage est réussi !

Elle nous a quitté le 1er décembre 2020 à l'âge de 86 ans mais son oeuvre reste magnifiquement présente .

ANNE SYLVESTRE , JUSTE UNE FEMMEMAIS QUELLE FEMME !!!

Monique BART

En homme seul

Fred AMBROSIO

Aux infos, que je ne regarde jamais, ils ont dit que ça y est c'est la guerre en Ukraine. Un homme seul a décidé du sort de millier de personne. Par son envie, son rêve fou il provoque la mort d'enfants, de femmes, d'hommes et de tout autre entité vivante, parce que c'est lui, lui avec son passé, son enfance miséreuse, sa jeunesse violente, parce que c'est lui, parce que c'est son histoire.

Toujours aux infos, que je ne regarde toujours pas, ils disent que d'autres femmes et hommes ne sont pas contents. Qu'ils sont contre. Mais au lieu d'aller aider les Ukrainiens chez eux, ils embêtent les Russes, de loin... enfin ils disent que c'est pour embêter le président Russe. Apparemment ça ne l'embête pas plus que ça. Un autre homme seul, président des Ukrainiens, leur demande de l'aide chez lui. Mais c'est pas possible parce que l'homme seul de Russie a dit qu'il attaquerait tous ceux qui aideraient les Ukrainiens et apparemment c'est un homme qui fait ce qu'il dit. Alors non on vient pas vous aider. Quelque temps et quelques milliers de morts plus tard, les amis des Ukrainiens leur envoient des armes... tiens l'homme seul de Russie ne dit rien, ne fait rien contre eux. Pourtant on voit que là ça l'embête. Mais il fait avec. Et ça traîne, et ça meurt, et ça viole, et ça torture, et ça s'expatrie, et ça accueille. Tiens en parlant d'expatrié et de migration, ça continue à se noyer en Méditerranée, par ce que là on accueille pas. Alors ce qui m'a marqué en 2022 c'est qu'un homme seul décide de tuer à volonté et qu'apparemment on ne peut pas faire grand chose. Qu'on accueille des réfugiés selon d'où ils viennent. Et que le prix de l'essence augmente, puis après, plus d'essence, c'est l'horreur quoi !... et ça revient, plus cher qu'avant. Et apparemment on s'en arrange, on s'en accommode... de quoi ? de l'augmentation de l'essence ? oui de ça et du reste Alors j'éteins la télé, que je n'avais pas allumée et je pleure en homme seul... pour me consoler, je mange une papillote au chocolat en lisant la belle phrase d'un grand homme écrit sur l'emballage : « Il faut toujours bien faire ce que l'on fait, même si c'est une folie » Honoré de Balzac.

Les feuilles et les souvenirs

Brigitte GUTTIN

En ce jour d'hiver ensoleillé, je ratisse les feuilles sèches formant un confortable matelas sous les chênes centenaires bordant mon jardin. J'ai de la chance cette année, elles sont tombées rapidement et la pluie ne les a pas encore transformées en cet amas collant et lourd si difficile à ramasser. Les gestes mécaniques, lancer le râteau en avant, le tirer vers moi, les mettre en tas, m'entraînent dans une douce rêverie nostalgique. C'était l'époque heureuse où mes enfants étaient jeunes. Ils aimaient participer aux travaux du jardin et le ramassage des feuilles en faisait partie. Les râteaux étaient bien grands pour leurs bras mais ils s'activaient à faire "comme papa maman". Puis les rires fusaient lorsque les feuilles s'envolaient lors d'une bourrasque ou bien jetées en l'air pour le plaisir de les voir voler. S'en suivait inmanquablement une "bataille " de feuilles durant laquelle chacun s'en donnait à coeur joie pour recouvrir l'autre sous ces papillons fanés. Bien sûr, le travail était à refaire mais qu'importe, c'étaient de tels moments de joie pure. Ces courses à travers les tas pour échapper à nos assaillants nous avaient quelque peu épuisés. Les tas se reformaient et nous remplissions alors de grands sacs. Les fous-rires repartaient de plus belle quand mon garçon - tout juste 17 mois de plus que sa soeur avait entrepris de la mettre dans un des sacs et de l'enfourer sous les feuilles. Il voulait nous faire une surprise ! Il a vainement essayé de porter le sac ainsi rempli et le cliché de leurs deux visages réjouis est l'un de mes préférés parmi tous ceux qui garnissent mes albums. Moments de solitude et de mélancolie, images et souvenirs d'un temps révolu que plus personne ne peut partager. Les feuilles mortes se ramassent à la pelle, les souvenirs et les regrets aussi... Ainsi va la vie.

Contact : Céline Tillier cieducedre@hotmail.com

